

# NEDİM GÜRSEL: UN LONG VOYAGE DANS L'ÉCRITURE

Annie MORVAN  
*Edition du Seuil*

## Abstract

*The world of Nedim Gürsel's works stands upon three inseparable main pillars. These are, so to say, a town for literature, a homeland for language, and a homo melancholicus for people. The humanitarian stance of Nedim Gürsel in the world of literature is studied within the framework of these three trails :*

**Keywords:** *Voyage, écriture, Istanbul, Constantinople, Mehmet le Conquerant*

Si la Turquie fête aujourd'hui les quarante ans de littérature de Nedim Gürsel, sans doute convient-il d'y ajouter un autre anniversaire : les trente ans de Nedim Gürsel en France, une terre d'accueil qui se doit de lui exprimer toute sa reconnaissance pour avoir écrit chez elle une des œuvres les plus importantes de la littérature contemporaine. Nedim Gürsel était-il prédestiné à la France ? Peut-être puisque ses parents parlaient le français couramment, que sa mère, qui avait traduit André Gide en turc, était en France lorsque son père mourut dans un accident d'autocar. La France, pour Nedim Gürsel, ce fut d'abord trouver un refuge face aux persécutions politiques mais ce fut aussi, peut-être, rejoindre son père dans la langue française et rejoindre sa mère sur des lieux où elle avait vécu.

Nedim Gürsel a soutenu une thèse de doctorat à l'université de La Sorbonne sur Louis Aragon et Nazim Hikmet, deux poètes majeurs de la langue française et de la langue turque. Il est chercheur au Centre national de la recherche scientifique et c'est un écrivain hautement reconnu. L'exil, puisqu'il faut bien employer le mot, a fait de Nedim Gürsel l'un des nôtres, un écrivain

de France qui nous raconte des histoires de son pays natal, la Turquie. Il parle un français parfait, mais il écrit en turc. Il vit à Paris, voyage beaucoup, vagabonde là où on l'invite, mais c'est la Turquie qu'il évoque à travers ses livres, et ses pages arpentent la ville de son adolescence : Istambul.

Il est des écrivains qui ne peuvent écrire que chez eux et chez qui l'exil a tari la langue et l'inspiration. Pour d'autres, au contraire, l'exil s'est montré fécond. Victor Hugo, Thomas Mann, Witold Gombrowicz, Salman Rushdie on pourrait en citer des dizaines et des dizaines, mais le nom qui me vient spontanément à l'esprit est celui Julio Cortázar, ce grand écrivain argentin, exilé lui aussi à Paris où il a écrit en espagnol une œuvre magistrale qui ne parle que de l'Argentine. Sans doute la distance, géographique, émotionnelle, a-t-elle permis à son écriture de prodéder à une véritable reconstruction, à une véritable création littéraire de son pays. Je me demande si pour Nedim Gursel ce n'est pas un peu la même chose. Nedim Gursel, cet écrivain né, qui écrivait déjà à l'école primaire, qui savait qu'il serait écrivain parce qu'il ne pouvait être rien d'autre, n'a peut-être pu écrire sur son pays qu'au-delà de ses frontières, pour mieux le saisir et mieux l'élaborer, peut-être aussi pour être plus près de ce père mort prématurément et plus près, dans l'amour et la pensée, d'une mère bien-aimée dont il parle dans la plupart de ses livres. Comme Cortázar, Nedim Gursel à Paris n'a jamais quitté la Turquie. Il y a un poème de Nazim Hikmet, qui semble avoir été écrit pour lui : « *Où que tu sois, où que tu ailles, tu es accro de Paris, mon vieux. Quelle ville demeure belle même s'il pleut quarante jours durant ? Paris... Fils de Hikmet, dans quelle ville voudrais-tu mourir, Istambul.* »

Dans ce long travail d'écriture, une chose est certaine : l'œuvre de Nedim Gursel a profondément changé la vision que la France a de la Turquie et en particulier d'Istambul.

Longtemps, Istambul n'a été connue en France qu'à travers les écrivains, les historiens, les voyageurs occidentaux. Nous en avons une représentation quelque peu figée dans un imaginaire de fable. La lointaine Byzance, la splendeur de la capitale ottomane, la mythique Istambul des écrivains et artistes européens. L'orient fabuleux et comique de Molière, *Les Indes Galantes* de Jean-Philippe Rameau, *la Marche turque* de Mozart, *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, les *Lettres orientales* de Flaubert ou encore les livres de Pierre Loti. Et que dire de la peinture orientaliste et de toute l'imagerie créée par l'Orient Express, le Péra Palace, Agatha Christie.

Longtemps Istanbul a été une représentation fabuleuse créée par l'esprit occidental. Chez Nedim Gursel, au contraire, que l'on soit dans l'histoire ou dans la modernité, rien n'est figé, rien n'est donné d'avance. Son Istanbul, c'est la ville de l'incertitude, une ville qui dérange, mouvante, que l'auteur reconstruit sans cesse et qui est perpétuellement à reconstruire. Une ville reconstruite entre passé et présent, selon le regard du narrateur. L'Istanbul de Nedim Gursel est multiple, elle est la rue terrifiante et attirante des bordels, la rue mystérieuse de *La première femme*, elle est le béton en train de s'élever et de tout bouleverser, elle est un souvenir de felouques et de bateaux colorés, elle est la ville de Mehmet le Conquérant, celle de Kamil, le personnage des *Turbans de Venise* arrivant par le bateau de Marseille. Chez Nedim Gursel le décor n'est jamais planté d'avance et le lecteur doit bâtir la ville comme l'auteur la bâtit au fil de ses livres. Parfois même, Istanbul surgit au détour d'une évocation fantastique, comme dans *La Première femme*, lorsque le narrateur, adulte, installé à Paris, se souvient de son initiation aux bas-fonds d'Istanbul et se remémore adolescent cherchant sa mère. Des années plus tard, il la cherche encore dans Paris, dans le Marais, le Quartier latin, rue Descartes où tout à coup, le monde bascule. Comme dans la nouvelle de Julio Cortázar, «L'autre ciel», où le personnage, à Paris, entre dans le passage Vivienne et ressort dans un autre passage, le passage Güemes, à Buenos Aires. Ici, le personnage de *La Première femme* sort d'un café rue Descartes et se retrouve tout à coup à Karakoy, puis sur le pont de Galata, sous *un autre ciel*. Nedim Gursel, dans ce livre, abolit l'espace et le temps. L'espace, je viens de le montrer, le temps parce que ce personnage de *La première femme* est un adolescent remémoré par le narrateur adulte. Dans tous les romans de Nedim Gursel, on trouve cette modernité-là. Les personnages ne sont pas seulement entre deux cultures, ce ne sont pas d'éternels Turcs exilés, transplantés ailleurs. Bien au contraire, ils sont *en même temps* en Europe et en Turquie, ils vont et viennent du passé au présent, en rêve, en visions, en souvenirs. L'intériorité des personnages passe d'une terre à l'autre précisément parce que rien n'est planté d'avance, au contraire des romans balzacien qui situent d'emblée le lecteur dans un univers précis et rassurant. Dans les romans de Nedim Gursel, c'est l'organisation même du texte qui crée une ville personnelle, née de l'expérience et du souvenir, bâtie à partir de l'abolition littéraire de l'espace et du temps pour n'exister que dans la seule réalité possible : celle de littérature. Et aujourd'hui, comme il y a un Dublin créé par Joyce, comme il y a une Lisbonne

de Pessoa, une Prague de Kafka, un Montevideo de Juan Carlos Onetti, un Trieste de Claudio Magris, il y a une Istanbul de Nedim Gursel.

Peut-être le désir n'est-il pas étranger à cette omniprésence de la ville. Les femmes, qui sont si importantes dans l'œuvre de Nedim Gursel, tantôt fugaces, tantôt sublimes, filles de joie ou maîtresses d'un jour, ne sont bien souvent que les objets d'un amour inconstant. Et si la femme aimée, la compagne, la seule qui mérite une fidélité sans faille n'était autre qu'elle, Istanbul ? *« Il se rappela ses retours de Marseille à Istanbul lorsqu'il était étudiant. Au petit matin, la ville apparaissait au loin mais, au fur et à mesure que le bateau se rapprochait, on avait l'impression qu'elle s'éloignait. Qu'elle s'éloigne donc, de toute façon Kamil n'avait personne qui l'attendait! Et pourtant il souffrait mille tourments tout seul sur le pont, pensant que les autres passagers dormaient, en proie à un désir de bientôt s'unir à Elle, et contemplait les péniches – il existait encore à l'époque d'énormes péniches ventruës-, les voiliers en nombre croissant alors que l'on progressait sur l'eau, les barques de pêcheurs et sa bien-aimée étendue à l'horizon, sa ville patiente et fidèle ».*

Dans cette œuvre qui mêle les temps, qui jette des ponts entre l'Europe et l'Asie, il y a une recherche profonde de l'enrichissement d'une civilisation par une autre. Dans leurs lettres et dans leurs arts. Car Nedim Gursel se promène dans la plus grande littérature comme il se promène dans la plus somptueuse peinture. D'aucuns ont rapproché, avec raison, Kamil, le personnage des *Turbans de Venise*, d'Aschenbach, le personnage de *La Mort à Venise*. Hommage au grand écrivain allemand, le roman est aussi une quête passionnée de l'apport de l'art ottoman à l'art de la Renaissance. Kamil, historien de l'art, regarde et lit les tableaux pour y chercher ce que l'œil de l'amateur ne voit pas. Les pages sur Carpaccio sont en cela exemplaires car Kamil, toujours à la recherche de ses « chers enturbannés », les trouve, et en grand nombre, dans les tableaux de l'Italien. Si Gentile Bellini est allé à Constantinople et a révolutionné l'art du portrait en peignant Mehmet le Conquérant, le prince Djem, un scribe, Carpaccio a peint Venise comme une autre Byzance. Pour qui a l'occasion d'aller à Venise, il est une visite à ne pas manquer : celle de l'église San Giorgio dei Schiavoni où sont exposés les plus belles toiles de Vittore Carpaccio. Et là, le visiteur, faisant comme Don Quichotte pour voir si ce que disent les livres est vrai, pourra voir de ses propres yeux ce qu'écrit Nedim Gursel : tous petits, au fond de la toile, aux portes d'une citadelle, les Turcs sont là et bien là. Et avec l'œil de Nedim Gursel, tout à coup nous voyons

un peintre vénitien non plus influencé par les Flamands mais par l'Orient. Il y a dans les *Turbans de Venise* des pages somptueuses sur la peinture, des pages qui se coulent dans l'écriture flamboyante, chatoyante de Nedim Gursel, des pages de mots colorés, pigmentés, des mots de feu.

Bien sûr, l'œuvre de Nedim Gursel ne se limite pas à Venise, et Istanbul reste son but ultime, une quête permanente dans l'errance d'un écrivain exilé qui se déplace beaucoup d'une ville à l'autre, avec sa langue pour seul moyen de transport. De Berlin, à Amsterdam, Paris, Naples, Alger, une langue magnifique, cette « haleine sonore de la patrie » comme l'écrivit Kafka, conduit le voyage intérieur d'un écrivain qui trace sa route dans sa mémoire et dans des thèmes qui nous sont communs à tous, occidentaux et orientaux : l'amour, la solitude, la quête de l'autre, la mort. Ainsi Kamil, ce solitaire, qui trouve la mort un soir de carnaval après avoir cherché une impossible pureté auprès de Lucia. Ainsi, dans *Le dernier tramway*, un recueil de nouvelles qui porte en sous titre « nouvelles de l'amour et de l'exil », ce tramway d'Amsterdam, où le narrateur, seul, exilé, voyage de nuit, et se souvient du tramway rouge de son enfance où il se trouvait avec son père, quelques temps avant la mort de ce dernier. Ainsi, dans une des dernières nouvelles de Nedim Gursel, « Reviens à Sorrente », la rencontre avec la ville de Naples, le Vésuve et une femme, évocatrice de la mort, représentée dans les églises, dans les ruines de Pompéi et dans le souvenir d'une jeune servante qui autrefois, dans le village natal, a initié le narrateur aux prémices de l'amour en lui chantant *Reviens à Sorrente* et qui est morte, elle aussi. Un roman, deux nouvelles, distantes dans le temps, mais qui sont emblématiques de l'autre fil rouge qui traverse toute l'œuvre de Nedim Gursel : des personnages en quête d'amour, qui revivent leurs souvenirs, qui sont là, projetés dans le monde, dans une chambre minable à Venise, dans un tramway, sur un balcon au-dessus de la Méditerranée, et qui nous disent leur angoisse d'exister.

L'universalité de l'œuvre de Nedim Gursel réside peut-être dans ces trois grands axes, inséparables les uns des autres : une ville pour littérature, une langue pour patrie et pour personnage un *homo melancholicus* qui, a eux trois, constituent le long voyage de Nedim Gursel dans la condition humaine et dans l'écriture.